

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Laurent WEINSTEFFER

France... encore !

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1901, tome 3, p. 369-373

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# France... encore !

L'aimable poète (un poète est un rêveur) qui voulut bien dire que tout homme a deux pays : le sien et la France, ne prévoyait pas l'affaire Dreyfus et le ministère de défense républicaine, qui, sous la direction de M. Waldeck-Rousseau traque les moines dans leurs cellules en attendant le moment de les chasser de leur patrie. Et puis, il ne savait pas tout ce qu'on dit à l'étranger... de cette „douce" France : il n'en est que plus coupable, car, en histoire, il vaut mieux savoir que croire.

« Qui donc voudrait d'un pays qui ne sait pas lui-même ce qu'il peut, et qui oublie ceux qui l'ont fait, qui bannit ses princes, expulse ses meilleurs serviteurs, coupe la tête à ses rois ? Il est temps d'en finir avec ce rôle de « Fille aînée de l'Eglise ! » que les siècles ont eu la naïveté de lui conserver jusqu'à nos jours, et qui jure d'être accolé avec ce qui n'est plus que le squelette de la France d'autrefois. Ce n'est pas cette république, couverte des oripeaux de la monarchie et de l'empire, qui veut revendiquer le titre de « Sergent de Dieu » qui étincelait sur les casques des preux et qui aurait pu décorer, à la rigueur, le sceptre d'un Louis XIV. S'il faut rendre à César ce qui est à César... et à la France ce qui est à la France... et bien, crachons lui notre mépris à la figure : c'est tout ce qu'elle mérite. Le Dieu de Clotilde et de Jeanne d'Arc s'est manifesté à Sedan ! Son prophète est à Berlin ! adieu, France ! Salut, Germanie ! »

Voilà à peu près ce que notre poète aurait pu entendre s'il avait voulu se donner la peine de faire une

petite enquête : car ils sont plus nombreux qu'il ne pense, les ennemis du pays gaulois. Et combien d'autres encore qui, sans afficher aussi brutalement leur haine et leur antipathie, mêlent avec plaisir leurs voix à ce concert de pudeurs effarouchées : un peu plus, ils paieraient leur place pour assister à ce qu'ils appellent l'orgie de la France, ou mieux encore, l'agonie d'un grand peuple. Pfui ! Pfui ! disent les uns : Shoking ! very shoking... clament les autres, et du sein de cette explosion de malédictions, on entend sortir l'hymne à la paix, l'hymne à la gloire : « Deutschland ! Deutschland über alles ! »

Et pourtant, la France n'est pas morte ! La France ne mourra pas. Ce n'est peut être qu'une espérance de notre part : mais, en ce monde où nous vivons beaucoup plus d'espérances que de certitudes... il faut bien peu de chose pour ouvrir notre cœur à l'espoir : tout enfant qui aime sa mère ne croit à la mort de celle qui l'a fait homme, que lorsque son cœur a fini de battre et que le dernier souffle a passé sur ses lèvres glacées. Jusque là, il croit la sauver. Si donc, quoiqu'on en dise, la France a eu une mission à remplir dans le monde et qu'elle s'en est souvent acquittée avec fidélité, la plus élémentaire reconnaissance devrait la sauver du mépris auquel on voue les peuples en décadence. Ou peut reconnaître ses torts, ses fautes et ses crimes, sans chanter pour cela, sur ses ruine, l'hymne des trépassés. Lazare était au tombeau depuis trois jours lorsque le Christ l'a ressuscité.

Le peuple français, personne ne peut le nier, a prêté une oreille trop facile aux conseils et aux ennemis de la religion : il s'est solidarisé avec eux pour mettre le feu aux quatre coins de la France, pour faire la

Terreur et la Commune, pour massacrer les nobles et guillotiner les... curés! Mais c'est ce même peuple, et c'est là ce qu'on oublie, qui féconde les terres lointaines du sang de ses soldats et de ses missionnaires. Avec des caprices d'enfant terrible le peuple français possède des vertus d'apôtres et de héros. Il n'a pas entièrement oublié le « Credo » de ses aïeux : et ce n'est pas la « Carmagnole » qui sortait de la poitrine des soixante mille hommes qui, le mois dernier, acclamaient, aux pieds de la Vierge de Lourdes, la souveraineté du Christ-Rédempteur.

Il y a le peuple : et il y a la populace : il faut savoir les distinguer : ou plutôt, il faut vouloir les distinguer.

Quant aux évêques et aux prêtres français, n'ont-ils pas répandu, dans leur pays et jusqu'à l'étranger les bienfaits de leur dévouement et de leur charité ? On les juge mal quand on les juge d'après ce qu'on appelle aujourd'hui les « évadés du sacerdoce » et qui ne sont, comme d'autres avant eux, que le prolongement ou la reproduction fidèle du premier Iscariote. La formation du clergé n'est pas aussi manquée qu'on veut bien le dire et si la vue d'une mitre a quelquefois tourné la tête de quelques ambitieux de profession, la France possède encore, grâce à Dieu, des pontifes illustres et pieux, et un épiscopat à l'abri du soupçon. La Révolution française a permis au clergé tant séculier que régulier, de donner au monde le spectacle des plus grandes vertus, car c'est grâce à sa constance, à sa grandeur d'âme, à sa sainteté que la France a échappé au schisme : il n'a jamais été plus beau qu'au milieu de la tourmente, et si une pareille heure devait sonner bientôt pour lui, nous ne doutons pas un instant qu'il ne soit à la hauteur de sa tâche et de sa mission. Il est,

croyons-nous, plus facile de le critiquer et de l'insulter, que de lui ressembler ou de l'imiter ; et si, ce que nous ne pouvons nier, il y a des taches et jusqu'à des tares dans le monde ecclésiastique français, il y a dans son sein, un tel trésor de science et de vertu, qu'il peut supporter, sans difficulté, toutes les comparaisons auxquelles on voudrait le soumettre.

De pareilles considérations, nous le savons bien, n'arrachent plus que des sourires de pitié chez ceux dont le siège est fait. C'est en vain que la France — la France catholique, cela va de soi — continue à répondre, par des actes, par de l'or, par des dons, aux appels incessants qu'on fait à sa charité. C'est en vain qu'elle cherche à arracher à l'impiété, à la juiverie, à la maçonnerie, ce qui lui reste du passé : on ne tient nul compte de ses efforts et de sa générosité. Elle est la victime d'une idée fixe et ses meilleurs mouvements sont interprétés avec la plus insigne mauvaise foi.

C'est dommage ! Car, il semble que l'heure présente est assez cruelle, assez douloureuse pour l'Eglise tout entière, pour que ses enfants n'aillent pas augmenter ses tristesses par de mesquines rivalités ou des querelles de clocher. Le mal qui ronge la France est moins un mal national et gallican — qu'un mal universel. Le cri de Satan se répercute aussi bien en Espagne, en Italie et en Allemagne qu'en France... et en Suisse. Malheur à ceux qui ont choisi ce moment pour élever des barrières entre les enfants d'une mère commune : au lieu de conjurer l'explosion des haines qui les hante dans leurs nuits sans sommeil et qui les fait voir rouge ou noir, selon leurs dispositions du moment, ils auront peut-être ébranlé la foi dans des âmes qui ne demandaient qu'à croire, et amené le

blasphème sur des lèvres qui voulaient aimer et bénir. Ils n'auront pas diminué le nombre de leurs adversaires: et! par un égoïsme que Dieu jugera sévèrement, ils auront augmenté la classe, déjà trop nombreuse, de nos frères séparés, de la classe des frères ennemis...  
*quod Deus avertat!*

Lausanne, avril 1901.

L. WEINSTEFFER.